



#### IV

Nous avons passé en revue les textes relatifs à de prétendues migrations vers le Nord-Ouest de l'Afrique. Selon quelques auteurs, des Libyens auraient, au contraire, occupé la Sardaigne. Ils auraient eu pour chef un fils d'Hercule, Sardus.

Il nous est impossible de dire s'il convient de rejeter cette invasion dans le domaine de la fable, en même temps que le personnage, assurément fictif, qui l'aurait dirigée. L'Héraclès des Égyptiens et des Libyens dont il aurait été le fils était, dit Pausanias, surnommé Μάχηρις, nom qui est probablement une déformation de Melqart. Cette légende renferme donc un élément phénicien : elle doit peut-être son origine à la conquête de l'île par les Carthaginois, qui semblent y avoir établi de nombreux Libyens.

D'autre part, il y avait en Sardaigne un peuple que les Grecs et les Latins appelaient Ἰολάειοι, Ἰολαεῖς, Ἰλιεῖς (Iolaéioi, Iolaéis, Ileis), les Ilienses, et qui, à l'époque punique, occupait les régions montagneuses. Aucun texte n'indique que ces hommes soient venus d'Afrique. Mais Pausanias affirme qu'ils avaient tout à fait l'aspect, l'armement et le genre de vie des Libyens. On a rapproché leur nom de celui d'Iol, divinité adorée par les Carthaginois et identifiée par les Grecs avec leur Iolaos. Faut-il voir en eux des Libyens ? C'est là, je crois, une hypothèse assez téméraire. Il n'est nullement prouvé que Iol ait été un dieu africain, et non phénicien. D'ailleurs la ressemblance des noms est peut-être fortuite, et l'on ne saurait dire si ce rapprochement a plus de valeur qu'un autre, fait par quelques anciens : ils prétendaient que les Ioléens étaient des Grecs, amenés en Sardaigne par Iolaos, neveu d'Héraclès.

Les tours appelées nuraghi en Sardaigne, comme aussi les sesi de l'île de Pantelleria et les talayots des Baléares, offrent des ressemblances avec les nombreux tombeaux cylindriques en pierres sèches qu'on nomme chouchets en Berbérie. Les chouchets dont l'époque peut être déterminée sont beaucoup plus récentes que ces monuments des îles, qui paraissent dater en général de l'âge du bronze. Cependant je croirais volontiers qu'il s'agit d'un type de sépulture très ancien, qui, comme tant d'autres choses dans l'Afrique du Nord, s'est conservé fort longtemps. Mais, même si l'on admet une

véritable parenté entre ces diverses constructions, il n'est pas nécessaire de supposer qu'elles se soient répandues à travers la Méditerranée par suite de migrations importantes.

Les gravures rupestres représentant Ammon-Soleil attestent que, dès une époque lointaine, probablement dans la deuxième moitié du second millénaire, un culte égyptien a pénétré jusque dans le Sud oranais. Nous avons aussi indiqué les raisons qui nous font penser que, vers le même temps, le cheval a été introduit d'Égypte en Berbérie. Des relations directes se sont-elles établies entre les indigènes de cette dernière contrée et les habitants de la vallée du Nil ? Écartons une série d'arguments sans valeur. « Les flottes de Thoutmès III, écrit Tissot, soumièrent tout le littoral libyen. » D'Arbois de Joinville dit de son côté : « Thoutmos III aurait, a-t-on dit, étendu sa domination jusqu'en Algérie. » Cette enquête de Thoutmosis III (au XVe siècle) serait un fait très important. Mais l'inscription sur laquelle on s'appuie ne dit rien de tel. — Un fragment d'une statue de Thoutmosis Ier a été trouvé à Cherchel. Comment est-il venu là ? Nous l'ignorons. Peut-être cette statue, fut-elle un objet de curiosité, apporté à Caesarea aux environs de notre ère, comme une autre œuvre égyptienne découverte récemment dans le même lieu, une statuette de l'époque ptolémaïque. L'Hercule égyptien qui aurait atteint et même franchi le détroit de Gibraltar n'était autre, en réalité, que l'Hercule phénicien, Melpart. Le nom de Faraoun apparaît çà et là dans l'onomastique de l'Afrique du Nord : par exemple. Nkal Faraoun, îlots du chott el Djerid, djebel Faraoun, dans l'Aurès, Krett Faraoun, vaste muraille autour du djebel Bou Taleb, Ksar Faraoun, l'antique Volubilis, au Maroc. Mais ce nom a été introduit dans le pays par les Arabes : il est plus d'une fois question de

Pharaon dans le Koran. Je pense que M. Capart ne tiendrait pas à insister sur le rapprochement qu'il a fait entre le Touat, pays du Sahara algérien, et la région infernale à laquelle les anciens Égyptiens donnaient le même nom. Il y a aussi d'autres rapprochements onomastiques aussi fragiles dans Tissot, et il les explique d'ailleurs par l'affinité des deux langues).

Sous les règnes de Ménéphthah (fin du XIIIe siècle) et de Ramsès III (début du XIIe siècle), sont mentionnés des Mashaouasha, qui tentèrent à plusieurs reprises, mais sans succès, d'envahir l'Égypte. D'autres Mashaouasha servaient déjà dans les armées de Ramsès II, et, depuis le XIe siècle jusqu'au VIIe, des Africains que l'on désignait sous ce nom formèrent dans la vallée d'importantes colonies militaires, au service du souverain ou des seigneurs féodaux. Plusieurs savants les ont identifiés avec les Μάξυες qu'Hérodote signale à

l'Occident du fleuve Triton, c'est-à-dire en Tunisie ; on a aussi invoqué les Μάζυες (Mazdnès), les Mazices, les Maxitani, les Mazaces, que divers textes indiquent dans la Berbérie actuelle. Il ne nous paraît pas que la ressemblance des noms soit assez grande pour justifier ces rapprochements. En tout cas, les Mashaouasha dont il est question dans les inscriptions hiéroglyphiques devaient habiter beaucoup plus près de l'Égypte, avec laquelle ils eurent tant de rapports. Quant aux indigènes de la Berbérie, ce fut sans doute par l'intermédiaire des Libyens orientaux qu'ils subirent quelques influences égyptiennes. Certains d'entre eux, tentés par les aventures lointaines, ont pu aller rejoindre les Mashaouasha ou les Lebou et pénétrer dans le royaume des Pharaons, soit en ennemis, soit comme mercenaires ; mais rien ne permet de croire qu'une seule tribu des pays situés à l'Ouest de la Cyrénaïque figure dans les inscriptions de Thèbes.

